

Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Band: 10 (1980)
Heft: 2

Rubrik: Mes souvenirs : à Bursins, mon village

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Ah! si j'avais su... Ah! quel dommage que mes parents ne m'aient pas fait apprendre la musique... Ah! quand je pense que j'aurais tant voulu être peintre... ou dentiste... ou danseur, ou acrobate... Ah! la tristesse de ne pas connaître Florence... Ah! si je comprenais le chinois...

Regrets, regrets, regrets... Hélas, hélas, hélas!

Combien sont négatives et inutiles ces quotidiennes jérémiades qui ne transforment en rien ce qui a été — et comme je préfère la sagesse de ceux qui se contentent et qui savent se féliciter de ce que la vie leur a apporté de concret et de positif. Rien n'est plus nocif que les regrets: *les regrets empêchent de vivre*, et le mot que nous devrions, chers aînés, proscrire à tout jamais de notre vocabulaire, c'est le triste mot: **hélas!**

Ne soyons pas des vieillards regretteurs et sachons plutôt nous réjouir de notre présent, de notre avenir et de nos projets, même si ce sont des projets prosaïques.

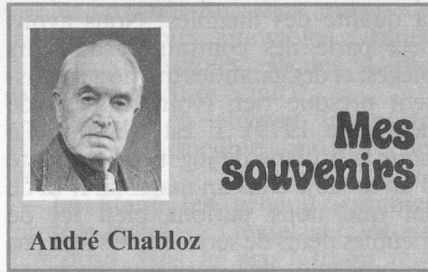
Je relisais hier le dernier poème qu'a écrit — non pas il y a cinq cents ans comme François Villon, mais il y a cinquante ans seulement — mon père, Franc-Nohain, philosophe et moraliste charmant. Un poème intitulé *La Voix descendante* et dans lequel il disait sans amertume et pour se consoler des lacunes de son existence: *Ce que je n'ai pas fait, mes enfants te feront...* Une bonne formule raisonnable pour beaucoup d'entre nous.

Et, un peu plus loin, ces vers qui résument si bien le choix que je vous recommande de tout mon cœur, aujourd'hui:

*De monuments, de paysages,
Hâtons-nous à remplir nos yeux:
Le trésor le plus précieux
Est encore un livre d'images.
Je ne suis pas allé aux Indes,
quel dommage!
Ni aux Indes, ni au Japon;
Maintenant, c'est trop tard, et
d'ailleurs à quoi bon?
Nous avons à songer à un autre
voyage.
Tous les spectacles familiers
Des quotidiennes promenades,
Je sens que plus je les regarde,
Moins j'en serai rassasié...*

A l'exemple de Franc-Nohain, tâchons de nous «rassasier» jusqu'au bout — sans les regrets stériles et sans les inutiles **hélas!** — des images fugitives et heureuses que nous offre encore notre vie. Elles ne manquent pas à ceux qui veulent les voir, les aimer et leur sourire.

J. N.



A Bursins, mon village

Au temps de mon enfance, rares étaient les maisons neuves et la rue qui, de l'auberge communale, se dirige vers Vinzel se montrait si étroite qu'il fallut se résoudre à démolir trois bâtiments, côté sud, pour faciliter la circulation qui devenait dangereuse. Et l'un de ces bâtiments était la vieille forge. C'était un rude travailleur que le maréchal du village. Il forgeait lui-même les fers à cheval, en hiver, quand les clients se faisaient moins pressants, il s'en constituait une petite provision. Il battait lui-même de son lourd «batteran» le fer rougi au feu, projetant des gerbes d'étincelles que les passants admiraient, le soir, quand ils se rendaient à la laiterie. Tenant l'objet dans les tenailles, il le tournait, le frappait et l'enclume chantait sous le marteau qui rebondissait: un temps fort, un temps faible, c'était toute une musique de sons successivement clairs ou étouffés dans le métal incandes-

cent. Enfin, le fer ardent, plongé dans un vieux seau d'eau métallique, crachait des jets de vapeur après un dernier frisson.

Quand, en hiver, la rue était gelée et devenait glissante, il fallait munir de «mouchettes» les sabots des chevaux. Pointues, elles se plantaient dans le verglas, évitant ainsi les chutes brutales. Aussi, dès le premier gel, les paysans amenaient-ils leurs bêtes en les tenant par un licol. Il en venait de tous les villages environnants et, pendant la première semaine de froidure, c'était, devant la forge, tout un rassemblement de gens et de bêtes qui encombraient la rue. Il fallait en attacher à la barrière de fer devant l'auberge où, lasses d'attendre, elles jouaient à se mordre, hennissant et grattant désespérément le sol.

Malgré l'affluence, le maréchal ne perdait pas son calme et accomplissait son travail tranquillement. Il saisissait une patte, pliait le jarret de force et le paralysait sur son genou que protégeait un tablier de cuir. Avec un couperet, il aplanissait le dessous du sabot et, d'un coup sec, enfonçait dans la corne la mouchette pointue.

Son travail ainsi terminé, il donnait une claque sonore sur la croupe du cheval qui, surpris d'être déjà libéré, posait avec précaution son pied chaussé de pointes qui se plantaient dans le sol gelé.

A. C.

Illustration de D. Burnand extraite de «Terre où j'ai vécu», Editions V. Attinger, Neuchâtel.

